Cha Sader, qui fut enterré sur la limite de Siroucadambour. On lui éleva un mousolée et sa veuve eut pour pension une roupie?—(Par jour peut être).

Anaverdi Khan confia à son fils ainé Mohamed Mafous Khan, le gouvernement de Candjibourom et de ses dependances et à Mohamed Alikhan, celui de Tirouvady, de Bouvanaguiri et de leurs dependances. Mohamed Alikhan choisit pour son ministre: Ananda Dassou.

A Abdoul Vaba Khan, Anaverdi Khan donna le gouvernement de Nellour; à Abdoulcarim, Abdoul Salil, Abdoul Rahim et Abdoul Kani Khan, celui de Vijoupourom et dependances. A Cayaroudi Khan il confia l'administration de quelques talouks et pendant quelque temps il le garde avec lui-même.

Vers cette époque, le pandari de Vêttavanom appelé "Peria Aya" se mit à devaster des villages dependant du gouvernement. Sur l'ordre du Nabab, Caroumoulla Khan marcha avec ses troupes contre Vêttévanom. Le pandari se cacha dans la forêt pour soutenir la guerre. Après avoir tait mettre le feu par des espions dans le camp de Pandari, Caroumoulla Khan entra dans la forêt pour le combattre et les gens de Pandari prirent la fuite. Le pandari lui-même s'enfuit: mais on put arrêter le grand pandari son père et prendre possession de Véttévanom.

Après avoir fait un voyage à Rameswarom, le pandari revint six mois après, secrètement avec deux cents hommes du Carnatic. Il pilla le trésor de la cacherie du Gouvernement à Tiroukovilour et

revint dans la forêt de Vêtévanom, d'où il fit des ravages à l'alentour.

Mis au courant de son retour, Caroumoulla Khan revint une deuxième fois avec son armée pour lui faire la guerre. De jour en jour, le pandari augmenta le nombre de ses hommes et se mit à harceler pendant la nuit, l'armée de Caroumoulla Khan par des escarmouches meurtrières. Ne pouvant supporter les souffrances ainsi causées à ses hommes par les gens du pandari, Caroumoulla Khan en référa au Nabab qui vint lui même avec son armée descendre du côté de la barrière d'Avour. Il fit entourer de pions la forêt de Vêttévanom.

De son côté, le pandari chassa les pions ainsi établis, fortifia son camp et les barrières en adjoignant à ses hommes, 500 Iroulers qu'il venait de recruter et harcela, pendant la nuit, l'armée du Nabab.

Pendant vingt jours, le Nabab s'employa à gagner par des espions, les hommes de Pandari, fit faire des reconnaissances et des manœuvres d'approche, puis fit serrer de plus près la forêt par de nombreux soldats. Entouré de 5 000 hommes et monté sur un palanquin, il força d'abord la barrière d'Avour pour entrer dans la forêt. Tout fut ravagé, piétiné sur son passage. Non seulement il fit mettre le feu à la barrière d'Avour, mais il reduisit trois autres barrières intérieures, puis se rendit à Vêttavanom.

Autour de la forêt, 2.000 pions furent postés pour ne pas laisser échapper le pandari. Celui-ci se voyant toute issue fermée, monta sur la colline

fortifiée de Kalaval: ce qui fut rapporté par les espions. De suite, on entoura cette colline et on y fit des investigations. Le pandari découvert fut ligoté et roulé du haut du rocher. Il ne mourut pas et on l'acheva ensuite.

Le pandari père, appelé "Peria Aya" qui avait été arrêté fut transféré à Gingi. Il fut circoncis. On lui mit des chaînes aux pieds et aux mains et on le mit dans le grand fort, sous bonne garde. Après six mois d'emprisonnement, il donna de ses nouvelles secrètement à ses gens, fit venir cent hommes avec des chevaux qui se tinrent cachés dans la forêt, au pied et à l'ouest du fort. Il offrit ensuite un festin aux gardiens, auxquels il fit servir des plats de viande assaisonnée d'opium et des denrées narcotiques. Profitant du moment où ils étaient assoupis, il se débarrassa de ses chaînes, monta sur le bastion pour en descendre à l'aide d'un câble. Se joignant ensuite à ses hommes, il prit la fuite. Ce fut en l'année ataché 1156 de l'ère Fazély.

La Bourdonnais, capitaine français de Pondichéry, se rendit à Madras, combattit les Anglais, prit, rasa le fort et amena captifs à Pondichéry le capitaine Morse et des Anglais. (1) A cette nouvelle, l'amiral

1 "Malgré les préparatifs à Pondichéry et tous les bruits qui couraient, les Anglais ne s'imaginaient pas qu'on osât jamais venir les attaquer. Ils n'avaient pris aucune mesure de défense un peu sérieuse et attendaient le retour de projets envoyés à Londres pour exécuter quelque travaux. La ville était défendue par un lieutenant septuagenaire du nom d'Eckman qui avait sous

ses ordres 200 blancs, quelques centaines de pions sans instruction et sans consistance, une centaine de lascars et une milice civile improvisée. Le Gouverneur Nic. Morse et son conseil, étaient des hommes sans énergie et de médiocre capacité . . .

"Le feu commença le 18 septembre 1746 et dura le 19, presque sans interruption. L'escadre y participa. Par la précision des coups, il en resulta une démoralisation presque complète des troupes anglaises: les soldats pour la plupart ivres se mutinèrent au point que les officiers jugèrent imprudent de les employer dans une sortie. Les domestiques disparurent, laissant leurs maîtres dans l'embarras; quant aux soldats noirs, ils avaient dès le premier jour sauté, par dessus les murailles.

"La position de la place devint rapidement intenable et dans la journée du 18, un topas nommé Francisco Pereira, ancien medecin du Nabab d'Arcate et mêlé dans le passé à diverses négociations, vint au nom du gouverneur, pressentir La Bourdonnais sur ses intentions. Sans lui donner de reponse précise et surtout sans le charger d'aûcune commission, La Bourdonnais parut incliné à un accommodement. Le terrain étant ainsi déblayé, Morse décida Madame Barneval, fille de Mme Duplix à écrire à La Bourdonnais pour le prier de lui faire savoir à lui même quels étaient ses sentiments . . . Il repondit donc à Madame Barneval qu'on pouvait lui envoyer des députés.

"Morse en designa deux . . . Munis d'un sauf conduit, ils sortirent de la ville le 20 à 8 heures du matin. La Bourdonnais fit aussitôt cesser le feu et envoya Paradis à leur rencontre. La conversation dura près de deux heures. Les deputés proposèrent d'abord de

racheter la prise et l'occupation de Madras. moyennant une contribution. Mais La Bourdonnais tenait à en prendre possession . . .

"Les négociateurs voyant qu'il était inébranlable, retournèrent chez eux avec une lettre pour Morse, où La Bourdonnais lui faisait une vive peinture des horreurs dont Madras allait être, ménacé, s'il ne souscrivait à ses propositions.

"Après leur départ, le feu recommença avec une extrême vivacité, en même temps que La Bourdonnais arrêtait avec sa flotte les dispositions pour un assaut général dans la nuit du 21 ou 22. Le feu dura jusqu'à 3 h 1/4. A ce moment, un palanquin sortit de la place précédé d'un pavillon blanc: ce n'étaient ni Monson ni Hallyburton qui revenaient; le gouverneur leur avait substitué Francisco Pereira. Celui-ci venait prier La Bourdonnais de prolonger la trève pendant toute la nuit, pour donner aux assiégés le temps de se déterminer. La Bourdonnais fut quelque peu surpris du choix de ce messager et le renvoya aussitôt dire à Morse que le feu ne cesserait que le lendemain de 6 hs à 8 hs et que si les deputés n'apportaient pas une parole décisive, il n'écouterait plus aucune proposition. Après quoi, le feu reprit et dura toute la nuit.

"Au lever du jour, on entendit dans Madras, un roulement de tambour. Enfin à 6 hs, au moment où La Bourdonnais étudiait de nouvelles dispositions pour l'attaque, Monson et Hallyburton parurent avec un pavillon blanc. Ils consentirent à livrer la ville aux conditions posées la veille, c'est à dire, moyennant la faculté de la racheter. Les clauses de la capitulation furent aussitôt arrêtées, signées et portées à Morse pour approbation.

"Les voici en resumé:

"La Ville devrait être livrée aux Français le même jour à 2 hs de l'après-midi.

"La garnison et généralement tous les Anglais se trouvant dans la ville ou le fort étaient prisonniers de guerre. Toutefois les conseillers, officiers et employés d'Etat-Major étaient libres sur leur parole d'honneur d'aller et de venir où bon leur semblerait, à condition de ne pas porter les armes contre la France.

"Pour faciliter le rachat de la place, le Gouverneur et son Conseil cesseraient d'être prisonniers, au moment d'entrer en négociation à ce sujet.

"Les articles du rachat de la place seraient règlés à l'amiable par La Bourdonnais et le Conseil Anglais, qui livrerait aux Français tous les effets et marchandises reçus, ou à recevoir des marchands, en même temps que les livres de compte, les magasins, les arsenaux, provisions de guerre et de bouche, meubles, matières d'or et d'argent et autres effets appartenant à la compagnie d'Angleterre.

"La garnison serait conduite au Fort St. David, prisonnière de guerre, mais si les Anglais restaient maitres de Madras, ils pourraient la faire revenir pour se défendre contre les gens du pays.

"Avant de quitter le camp, les députés demandèrent à La Bourdonnais sa parole d'honneur de tenir la promesse de rançon." Oui, leur repondit il, je vous renouvelle la promesse que je vous ai faite hier de vous rendre votre ville, moyennant une rançon, dont on conviendra à l'amiable et d'être raisonnable sur les conditions.- Vous nous en donnez votre parole d'hon-

neur, répondirent les deputés. - Oui, dit-il je vous la donne vous pouvez compter qu'elle est inviolable.- Et bien, repliquèrent les deux Anglais, voici la capitulation signée de Mr. le Gouverneur. Vous êtes le maitre d'entrer dans la ville quand il vous plaira.- Tout à l'heure" reprit La Bourdonnais.

"Il fit alors rassembler les troupes et battre un banc pour leur défendre sous peine mort de rien piller dans la place. Puis il en prit possession à l'heure fixée. Au même moment, le pavillon anglais fut amené et remplacé par celui de France. Et ainsi Madras devint possession française, jusqu'au 1er septembre 1749 . . . . A. Martineau, loc. cit. p. 285.

"Et le traité de rançon avec cinq articles additionnels fut enfin signé le 21 octobre par La Bourdonnais et les sept membres du conseil anglais. . . .

"Pour consentir à un traité de rançon, La Bourdonnais demanda pour son compte une somme d'argent dès le 21 septembre et après quatre jours de pourparlers le conseil de Madras accepta le marché. La difficulté de rassembler le numéraire ou les diamants, beaucoup plus que les prétentions de Dupleix, retarda la signature du pacte jusqu'au 21 octobre: à ce moment tout fut consommé. Et le delai qui courut dans l'intervalle fut employé par La Bourdonnais moins à défendre une politique qu'à attendre une échéance." A. Martineau, loc. cit. p. 364.

"Après une dernière et infructueuse sommation de ne point porter les armes contre la France, Morse et Monson furent priés de se tenir prêts à partir le 2 novembre dans la journée. Ce fut une belle caravane. Autant pour défendre le Gouverneur anglais contre une

attaque possible des Maures qui peu à peu se rapprochaient à nouveau de la côte, que pour s'assurer au besoin de sa personne, Paradis lui avait donné une escorte d'honneur d'environ 300 hommes placés sous les ordres de Bury . . . . La partie anglais ne comprenait que Mr et Mme Morse et leurs enfants avec Monson, Mr et Mme Barneval, le secrétaire et le Chirugien du Gouverneur.

"Le voyage dura quatre jours. A l'aldée française de Calapet qui se trouve à 4 lieues au nord de Pondichéry, la petite troupe trouva 150 hommes rangés en bataille qui étaient venus au devant d'elle pour faire honneur au gouverneur anglais, mais en réalité pour réhausser le triomphe de Dupleix. Au grand village de Moutalpeth dépendant de Pondichéry et à l'endroit dénommé l'Etoile, on vit arriver Dupleix lui-même assisté de trois de ses conseillers et précédé de ses gardes à cheval en équipage neuf et du grand prévot avec tous ses pions armés et un grand renfort d'éléphants et de timbales. Il fit à Morse toutes les politesses possibles et tous deux firent leur entrée dans la ville, par la porte de Madras, au milieu d'une affluence énorme de population; à ce moment on tira 21 coups de canon. Un nombre égal fut encore tiré lorsqu'on arriva au Gouvernement. Mme Dupleix somptueusement habillée et entourée comme une reine de plusieurs Dames d'honneur, y attendait Madame Morse. "Elle n'avait point oublié, nous dit Villebague dans une lettre à son frère: La Bourdonnais, d'ajouter à ses ornements naturels tous les diamants et pierreries qu'elle crut nécessaires à relever l'éclat d'une reception aussi flatteuse pour elle qu'elle était humiliante et triste pour l'étrangère qui soutint en cœur de reine, tout ce cérémonial et qui eut assez de force d'esprit, pour ne montrer aucun chagrin, quoique son cœur en fût pénétré."

s'amena avec 30 vaisseaux et en 90 najigués fit tirer 145.000 boulets. Au moment où il allait saisir Dupleix, vint de l'Europe la lettre annonçant la paix. En conséquence le port de Madras fut rebâti et le capitaine Morse libéré. (1)

"Quand tous les yeux étaient tournés sur Morse, on peut imaginer quels étaient ses sentiments. Peindre la douleur qu'il dut alors éprouver et la mesurer n'est pas en mon pouvoir. La joie et le chagrin sont des êtres jumeaux dans ce monde. Un revers de fortune n'est pas une disgrâce aux yeux du sage. La chute du Fort St. Georges et les souffrances infligées à ses defenseurs ne sont que des épreuves impénétrables de la Providence. Mais le malheur ne devrait jamais tomber même sur nos ennemis." Ananda. T. III. p. 134. A. Martineau, loc. cit. p. 412.

1. "Le 3 octobre 1748, on touchait à la fin du siège et il n'était pas besoin d'être astrologue pour faire des pronostics exacts. La mauvaise nourriture, la fièvre et la diarrhée, le climat, les premières pluies, le couchage sur la terre humide, quarante jours de siège, des nuits sans sommeil, les boulets, les inquiétudes constantes de l'attaque, les alertes avaient fait mourir beaucoup de monde dans le camp ennemi: aussi Boscawen, après avoir tenu un grand conseil le 4 ou 5 octobre, decida-t-il que pendant trois jours, on lancerait tout à la fois des navires et des batteries de terre, une immence quantité de bombes et de boulets, pour engager la place à se rendre, mais si elle tenait bon, on se retirerait, attendu que le retour des vents du nord allait rendre très précaire le séjour des navires dans la rade. . . .

"L'attaque envisagée par Boscawen ne commença que le 7 dans les conditions qu'il avait réglées; mais

dès le 4, elle fut précédée de tirs mieux nourris et plus constants que les jours précédents: c'était comme le prélude de l'action decisive. Les coups qui nous furent alors portés démolirent en partie les murs derrière lesquels nous étions abrités: on les rebouchait sommairement avec des pierres et de la chaux et pendant la nuit on rétablissait les choses en l'état. Le matin, les canons des Anglais renversaient à nouveau ces travaux et à nouveau ou les rescontruisait. Les canons hors d'usage étaient immédiatement remplacés. Dupleix lui-même entretenait le moral de nos hommes, allant souvent sur les remparts et en surveillant les mouvements de l'ennemi.

"Le matin du 7, tous les vaisseaux Anglais se trouvèrent rangés devant le fort et leurs 300 pièces de canon commencèrent à diriger sur la ville un feu qui dura presque sans interruption pendant cinq jours: on évalua ensuite entre 15 et 20.000 le nombre de boulets qui furent ainsi jetés sur Pondichéry. Nos batteries du bord de mer contrarièrent utilement cette attaque; plusieurs des vaisseaux ennemis furent sérieusement endommagés. Les batteries anglaises de terre donnaient en même temps, et elles firent de grands ravages dans les rues du nord-ouest." Les Anglais, dit Ananda, faisaient ainsi pleuvoir des deux cotés, des bombes qui volaient dans toute la ville comme des atomes dans l'air: il n'y avait pas un endroit où il n'en tomba: il n'y avait pas une maison qui n'en était touchée. Les bombes des navires allaient à l'ouest jusqu'à nos limites et les boulets des batteries de terre arrivaient jusqu'à la mer".

"Les maisons détruites ou endommagées furent assez nombreuses et les morts et les blessés dépassèrent la centaine: néanmoins personne n'eut un seul moment la

peur du lendemain. Les prisonniers anglais nous avaient appris dès le 6, que Boscawen allait jouer une partie désespérée et que s'il la perdait il se retirerait ; il ne s'agissait donc que le tenir résolument pendant plusieurs jours.

" Le feu de l'ennemi se ralentit le 12, pour s'affaiblir encore peu à peu et cesser définitivement le 15 Le 14 dit le Marquis de Nazelle " les Anglais ne tiraient plus qu'avec des pièces de campagne placées à droite et à gauche de la tranchée. Toute l'artillerie de position était en route pour la plage, où on devait la rembarquer sur les vaisseaux. Si nos troupes l'avaient attaquée, il est probable qu'elles l'eussent prise ; mais c'était un jour néfaste et selon la coutume indienne encore en vigueur, aucune entreprise ne doit alors être tentée ; Nos cipayes refusèrent absolument de combattre et Dupleix n'osa engager les troupes blanches.

" Dans la soirée, les Anglais mirent le feu à leurs retranchements et se retirèrent sur les hauteurs du coteau. Nous réoccupâmes aussitôt les tranchées et y trouvâmes quelques pièces de canon hors de service, qui prouvaient combien notre tir avait été efficace.

" L'ennemi resta encore deux jours dans son camp à préparer sa retraite en bon ordre : enfin le 17, il se mit en route pour Ariancoupom, où il arriva dans la matinée, sans être sérieusement inquiété par nos troupes. Il n'y resta que le temps nécessaire pour évacuer le matériel resté dans le fortin et dès le lendemain il reprenait le chemin de Goudelour. Les navires appareillèrent deux jours plus tard." A. Martineau, loc. cit. p. 499.

Anaverdi Khan mit le frère du pandari, en possession de Nabab paléom et se retira à Arcate. Pendant que Mohamed Matous Khan gouvernait Candjipourom, il s'allia avec les Français et fit la guerre aux Anglais (1). Mais il fut obligé de reculer et

1. " Le Nabab (Anaverdi Khan) avait également marqué sa surprise à La Bourdonnais qu'il eût debarqué sur ses terres sans lui faire part de ses desseins et l'avait en conséquence invité à se rembarquer aussitôt. . . Il fit une maladie qui le tint pendant quelques jours éloigné des affaires. Quand sa santé fut rétablie, son attention se porta à nouveau vers la côte et dans le temps où La Bourdonnais mit à la voile, il envoya à San-Thomé un détachement de cavalerie et une centaine de pions, comme pour se mettre en possession de Madras . . . .

" Cependant Mafouz Khan venant de Candjivaram était arrivé à Madras avec de nouvelles forces, portant l'effectif total à environ 3.000, hommes . . . . . Le 1er novembre, l'ennemi essaya de nous couper l'eau. Barthélemy donna l'ordre de tirer à poudre le canon de l'un des bastions : par une heureuse méprise, d'autres batteries tirèrent avec des boulets et l'armée maure fut en un instant couverte de projectiles. Prise de panique, elle abandonna aussitôt ses positions et s'en fut camper au nord ouest de la ville ; on decida de l'y attaquer et le lendemain de grand matin. Latour partit avec un détachement de 200 Européens et 100 cipayes. La déroute des Maures fut rapide et presque totale ; ils ne durent leur salut qu'à la fuite et à la vitesse de leurs chevaux. Les Maures se replièrent vers l'Adyar, une petite rivière qui coule à 5 kms au sud de Madras et se jette dans la mer à San Thomé.

gagna sa résidence, Mohamed Alikhan favorisait le capitaine Anglais de Devanampattanom et était l'ennemi des Français (1). Nabab Anaverdi Khan traitait tout le monde sur un pied égal.

" Le 31 octobre Dupleix avait fait partir pour Madras 500 hommes de renfort dont 200 français et 300 topas et cipayes. Paradis qui les commandait ne prévoyait certainement pas qu'il dut avoir contre lui toute l'armée Maure. Cependant par mesure de prudence, il crut devoir prier Barthélemy, d'envoyer un détachement à sa rencontre pour lui faciliter le passage de la rivière.

" Arrivé pendant la nuit aux approches de l'Adyar, Paradis y attendit pendant deux heures le secours de Madras : voyant venir le jour, il crut que c'était le moment d'agir et dans la pensée qu'il était soutenu de l'autre côté, il se mit à passer la rivière.

" L'ennemi informé de sa marche nous attendait sur la rive nord où il avait édifié quelques retranchements. . . . A l'approche des nôtres, les Maures firent un grand feu de mousqueterie et de canons. Nous repondimes avec beaucoup de vigueur ; puis sans que l'action fût encore devenue très meurtrière, l'ennemi, on ne sait pourquoi, prit soudain la fuite dans la plus grande confusion et nous abandonna le champ de bataille avec 120 tués seulement. tandis que nous n'avions eu que trois blessés. A. Martineau, loc. cit. p. 390.

1. " Dupleix avait un instant espéré pouvoir paralyser l'action du vieux Nabab, en entretenant la division entre ses deux fils : Mafouz Khan et Mohamed Ali, extrêmement jaloux l'un de l'autre et il avait engagé avec le dernier des négociations qui pouvait aboutir à une sorte

d'alliance et même quelque chose de mieux. Anaverdi Khan était très vieux: 86 ans, fort malade depuis quelque temps et pouvait mourir d'un jour à l'autre. Sa succession devait normalement revenir à son fils aîné : mais Mohamed Ali était ambitieux et en Orient surtout, la force prime le droit. A la suite de négociations dont nous ignorons le détail, Dupleix promit son concours au jeune prince s'il voulait un jour se saisir du pouvoir. Le malheur voulut que Mohamed Ali beaucoup trop impatient, nous demanda à l'aider tout de suite. Il n'entrait pas dans les plans de Dupleix de se découvrir si vite ni si complètement : il fit une reponse évasive et dilatoire.

" Comptant peut-être lui forcer la main Mohamed Ali lui écrivit une lettre où reprenant tous les griefs de son père et de Mafouz Khan, il lui reprochait d'avoir injustement attaqué Madras. . . . (Dupleix) repondit donc à Mohamed Ali en décidant une expédition qui irait aussitôt attaquer Fort St. David . . . . Mafouz Khan informé de ces mouvements par des espions crut l'occasion favorable pour prendre sa revanche de la défaite de l'Adyar et ramena peu à peu ses hommes à la côte.

" Bury partit le 18, au lever du jour avec 1.700 hommes tant blancs que noirs et 7 pièces de Campagne. . . . Les renseignements parvenus à Dupleix lui permettaient de supposer que nous rencontrerions peu de resistance . . . . L'expérience prouva qu'ils étaient beaucoup plus nombreux : Mohamed Ali avait avec lui de 7 à 8.000 hommes.

" Le lendemain matin un peu avant le lever du jour, on apprit que la cavalerie ennemie débouchait en grande masse sur notre droite, de derrière des bouquets d'arbres. Le combat s'engagea aussitôt dans une demie-

clarté et dura plus de 2 heures. Nos canons et nos hommes firent de leur mieux; mais tout d'un coup, alors que la lutte était encore indécise et que nos pertes étaient peu nombreuses, Bury donna le signal de la retraite. . . . .

"Les Maures, voyant nos forces s'accroitre tandis que celles des Anglais restaient stationnaires, eurent peur que nous ne vinssions les attaquer dans leur camp et même à Arcate et ils se montrèrent aussitôt plus accomodants. Ce fut Anaverdi Khan qui fit les premiers pas. Le 17 Janvier, il donna la liberté complète à nos prisonniers et les renvoya sans conditions à Pondichéry. Leur retour fut presque triomphal: ils étaient accompagnés d'une escorte de 200 hommes et amenaient avec eux pour traiter de la paix, un grand Seigneur de la Cour: nommé Mohamed Tavakkal. . . .

"La discussion fut longue; Mafouz Khan reprit les uns après les autres tous les griefs que lui ou son père pouvaient avoir contre les Français. Tavakkal à peu près gagné à nos intérêts par Ananda, leur répondit comme nous l'eussions fait nous-mêmes avec des arguments où tous nos actes depuis l'origine étaient expliqués et justifiés. Mafouz Khan qui nous était le plus hostile parut convaincu et sur la proposition qui lui fut faite, accepta de venir à Pondichéry, pour conférer avec le Gouverneur. On lui fit une reception solennelle, qu'il avait réglée lui même. Puis après des banquets, des danses et autres fêtes; on causa et on arriva à un arrangement plutôt qu'à un traité réel, en vertu duquel nous devions faire un lack de présents tant au Nabab qu'à ses fils et à quelques personnages de leur entourage et accepter que le drapeau mogol restât hissé sur Madras pendant huit jours. Les négociations avaient duré un mois.

Après le départ de Mafouz Khan, Mohamed Ali fut également invité à venir à Pondichéry, mais il prétexta un mal de dent et des ordres de son père le rappelant à Arcate: du moins envoya-t-il à sa place des cadeaux, en signe d'amitié. Que cachait ce refus? Peut-être un peu de rancœur pour certaines déconvenues. Après lui *avoir en quelque sorte promis la succession d'Arcate*, Dupleix lui avait fait faire, par l'entremise de l'avaldar de Porto Novo, la proposition de lui céder Goudelour et tous les villages environnant Fort St. David; or, cette perspective, elle aussi risquait d'être fermée par le desir du Nabab de voir ce fort rester aux mains des Anglais.

"On peut regretter ce contre-temps ou ce malentendu. Des explications verbales eussent peut-être préparé une entente précise entre Dupleix et Mohamed Ali et notre avenir dans l'Inde eût été différent. On sait déjà que par dépit ou pour tout autre motif, *Mohamed Ali se jeta plus tard dans les bras des Anglais et que c'est lui qui leur donna le Carnatic et avec cette province, tous les moyens de reduire à rien nos Etablissements.* Mais qui connait les secrets du destin?

"Quoi qu'il en soit, Mafouz Khan et Mohamed Ali levèrent leur camp le 25 février, le premier pour aller à Trichinapoly et le second pour retourner à Arcate. Mohamed Tavakkal ne tarda pas à suivre leur exemple. Il partit le 3 mars, accompagné de Delarche et de Kerjean, qui allaient demander au vieux Nabab la ratification du traité. Ce fut encore l'affaire de plusieurs jours: après quoi il y eut des fêtes et des réjouissances, comme si l'on eût remporté de part et d'autre, une grande victoire." A. Martineau, loc. cit. p. 449.

Vers cette époque le nattam de Tindivanom Mouttoumallaretty avait obtenu du Gouvernement la ferme du talouk de Tindivanom. Il possédait un troupeau de 4.000 bœufs et vaches. Ces animaux broutaient les cultures dans le pays et lui-même était d'un caractère violent. Comme ces animaux avaient ravagé les cultures dans l'aldée d'Ananda Rangapoullé de Pondichéry, celui-ci sur la plainte des cultivateurs, les fit conduire dans la fourrière de Pondichéry et se refusa à les laisser reconduire. Informé de ce fait par les pâtres, Mouttoumallaretty adressa une lettre d'injures à Rangapoullé, d'où leur haine Mouttoumallaretty écrivit au Nabab: "Si vous venez, avec votre armée, attaquer Pondichéry, je vous donnerai mille pagodes par compagnie, pour les dépenses de l'armée et vous ferez la conquête de Pondichéry."

Le Nabab réunit donc ses troupes et se rendit à Tindivanom où il séjourna pendant un mois, Mouttoumallaretty lui donna 30.000 pagodes. Après les avoir reçues, le Nabab assiégea Pondichéry. Il reçut encore de l'argent des Français puis se dirigea vers Tanjaour et Trichinapaly, pour recevoir les impôts de Vassalité.

En l'année 1158 de l'ère Fazely, mourut Nabab Assa Pacha Bader. Kasouti Khan frère ainé du Nabab Nazar Zing était le Vizir du badoucha. Emporté contre son Vizir, le badoucha l'avait fait mettre en prison.

Kasouti Khan conseilla à son frère Nazar Zing de venir attaquer le badoucha avec une forte armée.

Après avoir recommandé aux Foujdars du Deccan de veiller sur le pays, Nazar Zing partit avec 50.000 cavaliers et 200.000 fantassins et canonniers pour faire la guerre au badoucha et s'avança avec son armée jusqu'à Naroumada. (1)

---

1. "Lorsque le vieux souverain du Deccan mourut presque centenaire au mois de juin 1748, il laissait d'une première femme, nièce du grand Mogol, Mahamet Cha, une fille qui avait été mariée à un Nabab patane, mansabder de l'Empereur. De ce mariage était né Idayet Mohi Uddin Khan, plus connu sous le nom de Muzaffer Jing. D'un autre mariage avec la fille d'un haut dignitaire du Bérar, Nizam avait eu deux fils: Gaziuddin Khan et Nazer Jing. Enfin d'autres femmes il avait eu encore trois fils: Salabet Jing, Bassalet Jing et Nizam Ali.

"A qui revenait la succession? Théoriquement et légalement, le grand Mogol avait seul le droit d'en disposer: toutes les fonctions de l'empire étant viagères ou révocables à merci; mais en fait, depuis la mort d'Aureng Zeb en 1707 et parsuite de la faiblesse croissante du pouvoir central, chaque Nabab ou rajah avait pris l'habitude de se considérer comme ayant la faculté de disposer lui-même de ses Etats. L'investiture du Mogol, qui continuait cependant d'être requise par les héritiers, n'intervenait plus que pour consacrer le fait accompli. On l'obtenait d'ordinaire, moyennant une forte somme d'argent; si elle tardait à venir, on ne se faisait aucun scrupule d'imiter le sceau et jusqu'à la signature de l'Empereur. . . . .

"On ne sait pas exactement ce qui se passa à la mort de Nizam Oul-Moulk. On prétend qu'il avait laissé un testament par lequel il transmettait tous ses droits à

Motha Sima Khan fils d'Asa Pacha prétendit que le Nabab avait donné à sa femme, le Carnatic de la Soubabie d'Haïderabad. En remettant donc à son fils Idayat Moïdine Khan le Sannad, il lui dit: "Ton Grand-père m'a donné la Soubabie d'Haïderabad. Profite de ce moment pour aller prendre possession du Carnatic. Celui qui connait bien la situation de ce pays est Oussène Dost Khan dit aussi Chanda Sahib. Il est maintenant à Pennavou, prisonnier des Mahrates. Je vais le mander."

Mouzaffer Jing, alors Gouverneur d'Adony. On sait d'autre part, qu'il avait eu quelque raison de se plaindre de Nazer Jing qui, pressé de recueillir son héritage, s'était un instant soulevé contre lui. Les raisons les plus plausibles étaient en faveur de Muzaffer Jing. Au moment de la mort de Nizam, Gaziud'din qui avant Nazer Jing aurait pu prétendre à la nababie, se trouvait auprès du Mogol à Delhi, où il commandait l'artillerie impériale. Nazer Jing tenait au contraire depuis quelque temps tous les accès du pouvoir à Haïderabad par le commandement général des troupes. Il en profita à la mort de son père pour mettre également la main sur ses trésors et ainsi Muzaffer Jing, quoi qu'il eût tous les droits, ne se trouva pas avoir assez d'hommes ni d'argent, pour les faire valoir.

"Nazer Jing se proclama donc Soubab, par le desistement, dit-il de son frère Gaziuddin qui préférait son commandement à Delhi au Gouvernemet du Deccan et il produisit un firman du Mogol conforme à ses prétentions. Muzaffer Jing en produisit un autre non moins véridique et se reclamant de la même autorité". A. Martineau, T. III, p. 83.

De fait, il écrivit aux Mahrates qui rendirent la liberté à Chanda Sahib. Motha Sima Khan reçut Chanda Sahib, lui donna des vêtements et l'envoya avec son fils dans le Carnatic, après avoir toutefois recommandé à Idayat Moïdine Khan de nommer Chanda Sahib Foujdar d'Arcat, si la conquête du Carnatic se faisait. (1)

---

1. "Il restait un survivant de la famille de Dost Ali: le fameux Chanda Sahib, gendre du Nabab tué en 1740 à Canamé en defendant son pays contre les Mahrattes. Chanda Sahib après avoir conquis en 1736 le royaume de Trichinapaly et de Madouré où il vécut dans une réelle indépendance pendant cinq ans, avait fini par succomber sous les coups des Mahrattes et depuis le mois d'avril 1741, il était leur prisonnier à Sattara. Ce fut à lui que songea Dupleix pour renverser Anaverdi Khan.

"Chanda Sahib avait donné de nombreuses preuves d'attachement à la Compagnie; sa femme et ses enfants vivaient à Pondichéry sous notre protection. Cependant, tant que régna la descendance directe de Dost Ali, Dupleix ne fit rien pour obtenir sa liberté; peut-être craignait-il de créer des embarras au souverain légitime. Mais quand Anaverdi Khan fut devenu Nabab contre le sentiment manifeste de la population du Carnatic, ne convenait-il pas de profiter de ces dispositions d'esprit pour préparer une révolution?

"Chanda Sahib n'avait malheureusement ni argent ni crédit pour payer sa rançon. A la suite de négociations restées mystérieuses, Dupleix se fit autoriser par le Conseil Supérieur à lui prêter 240.000 Rs. des deniers de la compagnie. . . . . Les Mahrattes avec qui nous entretenions de bonnes relations depuis qu'en 1740 et

Idayat Moïdine Khan s'aboucha avec Chanda Sahib, prit conseil avec lui et réunit 20.000 cavaliers et 50.000 canonniers. Avec cette armée il vint dans la plaine de Colar, l'an 1159 de l'ère Fazély.

A cette nouvelle, Anaverdi Khan recommanda à Mohamed Alikhan de réunir à la hâte des troupes auxiliaires et les munitions de guerre et de venir le rejoindre d'urgence. Lui-même avec la petite armée qu'il avait avec lui passa par Gingi pour se

---

1741, le gouverneur Dumas avait résisté à leurs exigences, remirent Chanda Sahib en liberté, au debut de 1748. . . . . .

"Après sa libération qui coûta 700.000 Rs, Chanda Sahib s'en alla guerroyer sur les frontières occidentales du Carnatic, dans l'espérance d'y trouver des partisans et de l'argent. Deux petits rajahs s'y faisaient la guerre; il prit parti pour l'un d'eux et fut, dit-on, fait prisonnier au cours d'un combat. Remis presque aussitôt en liberté comme protégé des Mahrattes, mais ne disposant que de 300 hommes, il s'en alla offrir ses services au rajah de Chitterdrong, en guerre contre le roi de Canara. Il fut assez heureux pour remporter un succès éclatant, à la suite duquel les vainqueurs et les vaincus mirent respectivement à sa disposition les uns 3 000 hommes et les autres environ 2 500.

"Avec ses seules forces, Chanda Sahib ne pouvait songer à conquérir le Carnatic. Fort heureusement pour lui, un autre prince plus puissant et plus riche cherchait dans le même temps à devenir ou à rester maître du Deccan; ils associèrent leurs destinées. Ce prince n'était autre que le propre petit-fils de Nizam: Idayet, Mohi Uddin Khan." A. Martineau, loc. cit. p. 82.

rendre à Arcate. Là il recruta encore des soldats, puis avec le grand Nasif Khan Ossein Dayar Khan, il alla défendre la vallée d'Ambour.

L'armée du Nabab Idayat Moïdine Khan se rendit également à cette vallée et une bataille eut lieu entre ces deux armées. En ce temps Razali Khan fils de Chanda Sahib vivait à Pondichéry. Sur ce qui lui avait été écrit ainsi qu'à Mr. Dupleix Razali Khan reçut de Mr. Dupleix 2.000 canonniers Européens. (1) et vint se poster derrière l'armée

---

1. "Dans les derniers jours de février 1749, le fils de Chanda Sahib nommé Raza Sahib qui habitait Pondichéry vint au nom de son père le (Dupleix) prier de lui céder, tout ce qu'il avait de troupes au service de la Campagnie. Dupleix ne crut pas devoir décliner la proposition, où il voyait le couronnement de tous les efforts qu'il avait faits pour contribuer à la mise en liberté de Chanda Sahib. Il jugea au contraire que" cela procurerait à la Compagnie une porte honorable pour congédier et se défaire de toutes ses troupes et un moyen sûr de recueillir pour elle le fruit de toutes ses peines et de ses propres travaux. Il fut donc entendu dès les premiers jours de mars, que Chanda Sahib prendrait nos cipayes à son compte mais comme il n'avait pas d'argent pour les payer, Dupleix consentit à lui faire, au nom de la Compagnie, des avances remboursables après la victoire: jusque là, pour ne pas donner l'éveil à l'ennemi, le pacte devait rester secret.

"On attendit pour le rendre public que Chanda Sahib fût entré effectivement dans le Carnatic. Lorsqu'on apprit au début de juillet qu'il était aux limites du pays, Raja Sahib vint demander, nos cipayes à Dupleix." A Martineau, loc cit p. 86.

d'Anaverdi Khan. Surprises entre les deux armées ennemies, les troupes d'Aneverdi Khan firent de leur mieux. De part et d'autre, il y eut un grand nombre de morts. (1)

1. "En vertu de ces accords, Dupleïx mobilisa ses troupes, sitôt qu'il apprit que les forces combinées de Muzaffer Jing et de Chanda Sahib étaient déja entrées dans le Carnatic et s'avançaient dans la direction de Vellore. Il demanda pour cette opération l'approbation du Conseil Supérieur et l'ayant obtenue le 13 juillet, il fit partir d'Auteuil deux jours après, avec 420 blancs, 100 topas et cafres et 2.000 cipayes pour aller rejoindre les Coalisés. Anaverdi Khan qui croyait n'avoir à combattre que les deux princes était allé se poster à la limite orientale de ses Etats, sans se préoccuper d'assurer la défense du côté de Pondichéry.

"Chanda Sahib arriva le premier au rendez-vous. Le 20 juillet, il franchit sans éprouver la moindre résistance les gorges de Chengama qui sont à quelques lieues au sud ouest de Vellore: le 23, il opérait sa jonction avec Muzaffer Jing à Mallapadu. Anaverdi Khan n'était qu'à trois lieues, un peu plus au nord: on ignore pourquoi il ne profita pas de notre absence pour attaquer. Quelques jours après, il était trop tard: le 28, toute les forces des alliés se trouvèrent assemblées à Pallicouda. Toute cette région est assez montueuse, coupée de gorges ou de défilés d'une défense relativement aisée. Le Palar la traverse en deux parties à peu près égales, sans créer nulle part une barrière redoutable; il est presque à sec, pendant plusieurs moix de l'année.

"Les lettres du temps nous apprennent que la marche avait été penible et la discipline fort difficile à faire observer. Nos soldats n'étaient pas habitués à franchir

des distances aussi considérables—160 kilométres-sous un soleil brûlant, pendant la saison la plus chaude de l'année et les cipayes ne considéraient ces randonnées que comme une fructueuse occasion de pillage. Fort heureusement, la valeur des capitaines placés sous les ordres de d'Auteuil, Bussy, Prevôt de la Touche, Law, suffit à surmonter les plus grandes difficultés et tout finit mieux qu'on eût pu l'espérer. De ces quatre officiers, nul n'avait encore eu l'occasion de se distinguer par des services de premier ordre, même au siège de Pondichéry; le principal mérite de d'Auteuil était d'être le beau-frère de Dupleix.

"Les alliés une fois réunis ne restèrent pas inactifs. Placés sous le commandement nominal de Muzaffer Jing, ils passèrent le Palar et contournant les positions d'Anaverdi Khan, par le nord, du côté de Sathgar, ils arrivèrent en vue du village d'Ambour, où le Nabab se trouvait campé avec 10 à 12.000 cavaliers, 6 000 hommes d'infanterie, 220 éléphants et 26 pièces de canon, servis par des Européens de toutes nationalités. Il y paraissait en surêté, derrière un petit lac aux bords escarpés, un large fossé dont les eaux débordées formaient marécage et une forteresse bâtie sur une hauteur de 4 à 500 pieds.

"La bataille qui se livra là le 3 août est une des plus mémorables de l'histoire de l'Inde, moins par l'importance militaire de l'action que par ses conséquences politiques: ce fut elle qui en fait détermina toute la politique de Dupleix. Bien que Muzaffer Jing commandât en chef, les Français supportèrent à peu près seuls tout le poids de l'action. Anaverdi Khan combattit avec beaucoup de courage et d'opiniâtreté. Il repousse deux fois nos attaques; dans la seconde d'Auteuil fut gravement blessé. Une troisième dirigée par Bussy, réussit

mieux; nous reservâmes notre feu jusqu'au moment d'atteindre les retranchements de l'ennemi Alors on fit une décharge générale et devant la furie de notre choc, l'armée d'Anaverdi Khan prise de panique, se mit à fuir. Ce fut en vain que le vieux Nabab essaya de la rallier; il fut lui-même atteint de deux coups de feu, qui le précipitèrent à bas de son éléphant et le champ de bataille nous resta. Un modeste monument rappelle encore ajourd'hui l'endroit où il tomba.

" La victoire nous avait coûté 12 Français tués et 63 blessés et parmi les cipayes 300 tués ou blessés. Les pertes de l'ennemi furent plus considérables, sans qu'on put les chiffrer; parmi les prisonniers se trouvait Mafous Khan, le fils ainé du Nabab. Le second Mohamet Ali parvint à fuir, mais trouvant Arcate trop proche et trop peu sûr, il alla se réfugier dans Trichinapaly." A. Martineau. loc. cit. p. 95

*
* *

A la bataille d'Ambour s'arrête le manuscrit découvert dans les archives de Mr Armand Gallois-Montbrun. Les derniers feuillets-et ils ne doivent pas être nombreux, puisque l'histoire de Gingi tire à sa fin-n'ont pu être retrouvés malgré de laborieuses recherches. Est-ce à dire qu'il faut s'arrêter là et laisser le lecteur dans l'ignorance de la fin de l'histoire de Gingi? Ne vaut-il pas mieux relater sommairement cette fin d'histoire? C'est à ce dernier parti qu'il a été *decidé* de s'arrêter.

Si après la victoire d'Ambour, Chanda Sahib avait marché contre Mohamet Ali, la guerre du Carnatic aurait pris fin avec la soumission de ce dernier qui était aisée. Chanda Sahib jugea beaucoup plus important de remplir ses caisses pour mettre fin aux recriminations

de ses soldats. Aussi envahit-il le royaume de Tanjaour et assiéga-t-il la capitale moins pour la prendre d'assaut que pour effrayer le Roi Propat-Sing auquel il reclamait les tributs dus au foujdar du Carnatic, depuis la mort de son beau-père.

Excité par les Anglais qui lui firent comprendre que son intérêt n'était pas de laisser la puissance des Français se constituer, car c'était donner à Muzaffer Jing toutes chances de triompher, Nazer Zing poursuivit sa marche vers le sud et arriva aux passes de Changama.

Les forces alliées vinrent se poster le 27 Mars 1750 à Comblamattour, une dépendance de Valdour sur la rive gauche de la Gingi. Nazer Jing était posté entre Calianour et Villapourom à quelques lieux de la rivière. Au lieu de livrer bataille, Nazer Jing fit savoir à Mouzaffer Jing par le payeur de ses troupes qu'il le considérait toujours comme un fils et qu'il était disposé à lui conserver ainsi qu'à Chanda Sahib les Zaghirs qu'ils détenaient et à payer toutes les sommes qu'ils avaient empruntées.

"Sans une bourrasque violente et une mutinerie opportune des cipayes des forces alliées, la paix aurait été faite. Toujours est-il que dans la nuit du 27 au 28 avril 1750, Latouche pénétra dans le camp endormi à l'improviste, le traversa de part en part avec sa petite troupe de 300 hommes et sans donner à l'ennemi le temps de se reconnaître, revint après lui avoir infligé une perte d'environ un millier d'hommes.

Cet audacieux coup de main decida Nazer Jing à opérer sa retraite vers la côte d'Orissa, non cependant sans avoir donné à Coja Namet Ulla Khan Nabab d'Ellore et de Rajamandry et au foujdar de Mazulipatnam, l'ordre d'expulser les Français d'Yanaon et de la ville

de Mazulipatnam. En guise de represailles, Dupleix fit tenter une expédition contre Villapourom et Trivady ces deux places furent occupées sans coup férir et l'on y mit garnison.

De son côté l'ennemi ne resta pas nonchalant. Excité par Nazer Jing, Mohamet Ali fut le 30 août 1750, à Cavarepattou, un village au nort-est de Trivady, " Les troupes de d'Auteuil et celles de Latouche se réunirent dans la soirée du 31 août et le lendamin dans l'après midi, elles attaquèrent le Nabab. Nous disposions d'environ 1300 Européens, 2500 cipayes et 1000 cavaliers; l'ennemi avait 15 000 cavaliers et 4 à 5000 hommes d'infanterie. D'Auteuil plaça ses Européens au centre de la bataille avec Latouche et Bussy pour l'assister l'un à droite, l'autre à gauche; sur les ailes il mit les cipayes de Muzaffer khan et ceux de Check Assem et les couvrit eux-mêmes de la cavalerie indigène. Notre artillerie bien disposée eut aisément raison de l'ennemi, qui commença à fléchir dès la première attaque et ne resista pas aux suivantes. Ce fut un sauve-qui-peut général, les soldats jetèrent leurs armes, beaucoup se noyèrent dans la Pénéar, un plus grand nombre fut tué sur place, Mohamet Ali légèrement blessé ne fut pas le dernier à prendre la fuite et suivi de 2000 cavaliers, il se réfugia d'abord à Tirouvannanallour puis à Tirouco-vilour, à 36 milles du champ de bataille." A Martineau. loc. cit. p. 132.

Loin de s'en dormir sur les lauriers, comme Chanda Sahib, Dupleix poursuivit ses succès. Dés le surlendemain de la bataille de Karamangalom dite de Tirvady, il donna l'ordre à d'Auteuil de détacher Bussy avec 6 ou 7 officiers, 200 blancs, 50 cafres et la moitié des Topas et des cipayes pour marcher sur Arcate, par le chemin de Villapourom et de Gingi.

Arrivé le 5 septembre à Villapourom, Bussy décida de faire le siège de Gingi avec l'approbation de d'Auteuil et de La Touche, car Mohamet Ali venant de l'ouest avait pu gagner Gingi et se trouvait entre la place et les Français. Après avoir erré pendant quelques jours, dans la région de Tiroucovilour et de Tirouvannamalé, le Nabab avait rallié les debris de son armée et pu constituer une troupe encore imposante, dont tous les servants étaient des Anglais ou des déserteurs Européens.

" Bussy se résolut aussitôt à l'attaque. L'ennemi se défendit mieux que dix jours auparavant. Il ne recula point devant les premirs coups de canon. Au contraire, il s'approcha des Français à portée de pistolets: le bruit de la canonade fut entendu par d'Auteuil qui précipita sa marche. Bientôt après les forces françaises réunies se trouvant toutes en face des celles de Mohamet Ali les repoussèrent insensiblement sous les murailles de Gingi, puis dans la ville elle-même. A ce moment la nuit tomba et lescanons qui vomissaient sur les Français leur feu du haut des trois montagnes cessèrent de porter utilement.

" Je (d'Auteuil) distribuai les troupes et je fis border en dehors la place par les cipayes. Je lis placer l'artillerie et les deux mortiers qui furent servis par M. Galland avec toute l'activité imaginable. Mrs. de St. Georges, Very et Le Normand furent commandés pour donner l'escalade à un des forts-le Rajaguiri-au coucher de la lune; ce qu'ils exécutèrent avec beaucoup de valeur. Puymorin et les dragons étaient destinés à soutenir ceux qui devaient attacher les pétards aux portes du fort principal et que je devais forcer avec de la Touche et Bussy. Pendant ce temps, l'ennemi faisait feu de mousqueterie et de canon et jetait quantité de fouguettes. Nous avions déjà six hommes de tués et

quantité de blessés, lorsque j'envoyai Mr. de. Rouvray reconnaitre la porte. Ce brave officier en se retirant reçut un coup de fusil aux travers du corps dont il est mort le lendemain.

"Mr. Law n'ayant rendu compte des dispositions, nous restâmes dans cette situation jusqu'au coucher de la lune qui était le signal pour agir de tous cotés. Cependant M. Galland accablait l'ennemi de grenades. Vers les 4 heures du matin, j'entendis crier "Vive le Roi" sur une des montagnes. C'était Mrs. de St. Georges, Véry et Le Normand qui avaient exécuté ce dont ils avaient été chargés.

"Je fis pour lors pétarder les portes de la citadelle principale qui renferme une assez belle ville. L'ennemi prit l'épouvante et après quelques mousquetades, la fuite. Dans moins d'une heure, nous fûmes maîtres de tout. Les fuyards se retirèrent dans leurs forteresses placées sur deux hautes montagnes - le Krishnaguiri et le Chandra dourgam - que nous avions à dos et se defendirent encore quelque temps. . . . . Mr. Law avec les dragons obligea bientôt ce reste d'ennemis à fuir et nous fûmes tranquilles possesseurs de Gingi et de tous ses forts." Procès-verbal signé au lendemain de l'action: d'Auteuil, Bussy, Law, et Latouche, 13 septembre 1750.

"Depuis 1714, Gingi avait perdu son importance politique et avait été réduit à une principauté feudataire, sous la complète autorité du Nabab d'Arcate. Par sa position cependant au centre même de la chaîne des Ghattes entre le Palar au nord et le Ponnéar au sud et par ses défenses naturelles qui sont peut-être avec celles de Daoulatabad les plus fortes de l'Inde, il commande une immense région découverte tant à l'est qu'à l'ouest et son importance militaire pouvait redevenir considérable.

Très troublé de la prise de Gingi, Nazar Jing revint hâtivement sur ses pas pour le reprendre. Mais la pluie qui commença à tomber le 22 septembre et qui dura plus de deux mois interrompit toutes les opérations. De part et d'autre on ne put avancer. Les deux armées étaient dans leurs campements submergées par des averses qui tombaient en avalanches. Tout avait debordé: rivières et étangs. C'était une immense flaque d'eau: champs inondés et fangeux, chemins bourbeux et impraticables.

Le 16 décembre 1750 vers deux heures du matin, les deux armées se trouvèrent en contact le long de la Cheyar, un affluent du Palar. L'action s'engagea aussitôt et la resistance de Nazer Jing fut rude. Pendant quatre heures, on se battit avec acharnement. Grâce à la supériorité de leur tir, les Français entrèrent dans le camp ennemi. Là, nouvelle resistance. Enfin Nazer Jing, dont la conduite à cette heure suprême racheta bien des fautes prit le parti de s'enfuir. Mais les Nababs de Carnoul, Cudapah et Savanour, conjurés contre lui ne lui en laissèrent pas le temps.

Aux menaces qu'il proféra contre les conjurés et à l'ordre qu'il avait donné de mettre à mort Muzaffer Jing, succéda une confusion et Nazer Jing blessé de quelques coups de feu sur son éléphant fut précipité à terre. Sa tête fut aussitôt coupée et présentée à Muzaffer Jing qui fut incontinent salué Nabab.

Le 6 septembre 1751, Robert Clive partit de Madras avec 200 Européens et 500 cipayes, franchit en six jours la distance qui sépare cette ville d'Arcate et entra tranquillement dans la ville d'Arcate, puis dans le fort. Pour l'en déloger, les forces franco-indiennes rassemblées à Gingi sous le commandement de Raja Sahib fils

de Chanda Sahib et de du Saussay marchèrent sur la ville d'Arcate qu'elles réoccupèrent. Mais Robert Clive s'était solidairement retranché dans le fort.

Après la bataille de Cavéripacom 12 Mars 1752-Goupil et Raja Sahib trouvèrent un abri provisoire à Vellore, tandis que Very se replia sur Gingi qui demeura le poste français le plus avancé vers l'ouest.

Autant pour faire diversion que pour se défaire des troupes anglaises qui étaient venues l'aider durant le siège de Trichinapaly par Chanda Sahib et les Français, Mohamet Ali suggéra, au conseil de Madras, l'idée de s'emparer de Gingi. Conformément aux ordres de ce conseil, le Major Kineer marcha sur Gingi avec 200 Européens, 1500 cipayes et 600 cavaliers du Nabab. Le 23 Juillet 1752, il prit Villapurom sans coup férir. En poursuivant sa marche, il s'aperçut que les difficultés augmentaient chaque jour. Car sur dix milles autour de Gingi, la région est entourée d'une chaîne circulaire de montagnes et les routes principales qui y accèdent sont des passes solides dont l'armée qui attaque Gingi doit être en possession, pour avoir la communication ouverte et facile avec le dehors.

Or, le Major Kineer ne disposait que d'une petite troupe. Cependant il arriva le 26 Juillet devant Gingi et somma la place de se rendre. Le commandant de la place lui repondit poliment qu'il gardait cette place pour le Roi de France et qu'il était déterminé à la défendre. Jugeant que ses soldats n'étaient pas dans les conditions voulues pour attaquer la place, le Major Kineer repassa les montagnes et se rendit à Tirvady.

En 1754, la garnison française de Gingi fut assez audacieuse pour sortir de la place et aller prendre

d'assaut la forteresse d'Utramallore, à 30 milles au sud-est de Madras.

Pendant les campagnes qui suivirent la disgrâce de Dupleix et le temps de Lally, Gingi avec les places fortes voisines de Chetpat et d'Elavanasour servit aux Français de bases de resistance, d'où ils purent sortir pour commettre des devastations dans le pays environnant. En septembre 1758, Lally visita la place. Jusqu'à fin Mai 1760, grâce à Gingi les Français furent maîtres de la contrée entre cette place et Thiaga Drougam.

Pendant le siège de Pondichéry, le Major Preston fit le siège de Thiaga Drougam. Quatre jours après la capitulation de Pondichéry, Gingi fut investi par le capitatne Stephen Smith. Celui-ci mit en demeure Macgrégor commandant de la place, de se rendre. Mais Macgrégor de lui repondre que s'il amenait 100.000 hommes, les forts ne pourraient être réduits avant trois ans.

Le 2 Février 1761, le Major Preston escalada du côté de l'est, le rempart bordant la vallée, captura la porte d'entrée de la ville, y plaça des cipayes, puis s'empara de la batterie royale et de la ville. A la nouvelle de ce succès, il reçut un renfort de 1000 cipayes. Un Jamédar (lieutenant) d'expérience, déserteur de l'armée française offrit de surprendre le Kichenaguiri. On lui fit confiance. Avec 200 cipayes il fit l'ascension de la montagne pendant la nuit, escalada le mur du fort avant d'être découvert et captura 8 Européens. Le reste de la garde qui s'échappa dans l'enceinte d'en bas se rendit le matin.

Le même jour Thiaga se rendit après 65 jours de siège au Major Preston. Il n'y avait pas moyen de prendre les autres forts par escalade ou surprise ; on attendit.

Enfin le 5 avril 1761, Macgrégor proposa la capitulation à la condition d'avoir pour sa garnison les honneurs de la guerre : ce qui fut accepté aisément, car le climat était tellement insalubre que pendant les dix ans qu'ils avaient occupé la forteresse, les Français perdirent 1200 Européens et le capitaine Smith lui-même perdit 300 de ses cipayes.

En 1780, Macaulay fut envoyé pour défendre le fort. Mais, à cause de l'insuffisance de ses forces et de l'esprit mutin de ses soldats, il fut obligé de capituler et de laisser la place à la merci de Hyder-Ali. Depuis la fin de la seconde guerre de Mysore, Gingi fut à l'abri de tout ravage.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
I. Histoire ancienne de Gingi	7
II. Gingi sous l'Empire de Vijayanagar. . .	19
III. Gingi sous la domination musulmane . .	50

FIN.

Gingy
au commencement du XVIIIème siècle

Legende

A.B.C.D.E Villages disparus completement.
F. Pettah ou ville exterieure
G Etang pour les ablutions de la troupe
H Fort exterieur

1. Village disparu
2. Monticule devenue sous les Francais la Batterie royale
3. Mosquée de Sadak Ullah Kan
4. Moulin à poudre disparu
5 Emplacement d'un palais; Restes d'une caserne française
6. Dependance du palais; Corps de Garde sous les français
7.8 Casernes Françaises
9. Pagode de Venkataramana
10. Etang du Chetty
11. Lieu du Salty de l'épouse de Desing Raja.
12. Pagodins
13. Etang du Chakra
14. Lieu du sacrifice des buffles
15. Tour des condamnés à mort
16. Porte du Diable
17. Porte de Pondichery et prison
18. Porte d'Arcate. Entree principale

I. Fort Interieur

1. Entrée
2 Entrée du Harem
3, 4 Tours d'observation
5. Tour des mariages
6. Chambres du Harem
7. Jardin disparu
8. Etang Anat. Etang des Reines
9.10. Amas de décombres recouvrant des fondations de Palais
11 Fondations d'un mur dentelé
12 Grenier
13 Poudrière Citerne
14.15. Portiques
16. Porte murée
17. Sortie sur les Etangs
18. Grenier Gymnasium

K. Citadelle ou Rajaghiri

1. Entrée
K, Plateau
1. Etang avec mandabam
2.3.5. Abris pour la troupe.
4. Entrée d'un souterrain.
6. Pagodin de Kamala Kanni Ammal Ence lieu on offrait jadis des victimes humaines des animaux. Tradition

Citadelle

1. Grenier
2. Prisons
3.10. Abris pour la troupe
4.6. Habitations de .....
5. Grenier effondré
7. Salle d'audience.
8. Tour du pavillon.
9. Temple de Ranganatha
*. Source principale.
• Deuxième source.
X Canon anglais

L. Krishnaghiri ou Montagne des Anglais

1. Temple
2. Temple avec construction musulmane
3. 4. Greniers
5.6. Abris pour la troupe

M. Chendrayan Drug ou montagne St Georges

1.2 Corps de Garde.

I, 19. Temple de Venougopal
3 Presbytère actuel (R)
⇨ Eglise construite par les Francais 1750 . et détruite par les Anglais 1761.

← Route du Vieux-Gingy
Tiruvannamalay
Route tracée en 1816
Tindivanam
Route de Villupuram

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE
DE
L'INDE FRANÇAISE

OUVRAGES

en vente au siège de la société à Pondichéry
et à la librairie Leroux à Paris

REVUE HISTORIQUE DE L'INDE FRANÇAISE

1er volume, 1916-1917		*épuisé*
2e volume, 1918		*épuisé*
3e volume, 1919 . . .	5 Rs.	35 fr.
4e volume, 1920 . . .	5 Rs.	35 fr.
5e volume, 1921-1922 . .	5 Rs.	35 fr.
6e volume, 1936 . .	5 Rs.	35 fr.

LES DERNIÈRES LUTTES DES FRANÇAIS DANS L'INDE, PAR LE COLONEL MALLESON.— Traduit par M. Edmond Gaudart, 2me édition 1932 . . . . . 3 Rs. 20 fr.

LETTRES ET CONVENTIONS DES GOUVERNEURS DE PONDICHÉRY AVEC LES DIVERS PRINCES INDIENS de 1666 à 1793. Publiés par M. A. Martineau, 1912 . . . . . 5 Rs. 35 fr.

PROCÈS-VERBAUX DES DÉLIBÉRATIONS DU CONSEIL SUPÉRIEUR DE PONDICHÉRY, du 1er février 1701 au 31 décembre 1739, 3 volumes publiés par les soins de M. E. Gaudart, Chaque volume . . . . . 5 Rs. 35 fr.

INVENTAIRE DES ANCIENNES ARCHIVES DE L'INDE FRANÇAISE, dressé par M. A. Martineau. 38 p. . . 1/2 R. 5 fr.

CORRESPONDANCE DU CONSEIL SUPÉRIEUR DE PONDICHÉRY AVEC LE CONSEIL DE CHANDERNAGOR, du 30 septembre 1728 au 2 février 1747. 2 volumes publiés par MM. Gaudart et Martineau, 1915-1916. Chaque volume . . . 5 Rs. 35 fr.

CORRESPONDANCE DU CONSEIL SUPÉRIEUR DE PONDICHÉRY AVEC LE CONSEIL DE CHANDERNAGOR, du 4 août 1745 au 21 avril 1757 et *Correspondance avec divres* du 18 janvier 1745 au 10 février 1757. 2 vols. Chaque volume 5 Rs. 35 fr.

RÉSUMÉ DES ACTES DE L'ETAT CIVIL DE PONDICHÉRY DE 1676 à 1760. publiés par M. A. Martineau, 1917-1918. deux volumes . . . . . *épuisés*

Tome III de 1761 à 1784 par M. H. de Closets d'Errey, un volume . . . . . 5 Rs. 35 fr.

CORRESPONDANCE DU CONSEIL SUPÉRIEUR DE PONDICHÉRY ET DE LA COMPAGNIE. *Tome I*, de 1726 à 1730. *Tome II*, de 1736 à 1738. *Tome III*, de 1739 à 1742. *Tome IV*, de 1744 à 1749. *Tome V*, de 1755 à 1759. *Tome VI*, de 1766 à 1767. Publiés par M. A. Martineau, Chaque volume. 5 Rs. 35 fr.

CATALOGUE DES MANUSCRITS DES ANCIENNES ARCHIVES DE L'INDE FRANÇAISE. *Tome I*, Pondichéry, 1690-1789. *Tome II*, Pondichéry, 1789-1815. *Tome III*, Chandernagor et loges du Bengale. 1730-1815. *Tome IV*, Karikal, 1739 à 1815. *Tome V*, Mahé et les loges de Calicut et de Surate, 1739 à 1808. *Tome VI*, Yanaon. Mazulipatam et diverses localités 1669-1793. *Tome VII*, Documents postérieurs à 1815, Pondichéry, *Tome VIII*, Etablissements secondaires et loges. Publié par M. E. Gaudart Chaque volume . . . 5 Rs. 35 fr.

LES CYCLONES DE LA COTE DE COROMANDEL, par M. A. Martineau . . . . . 1/2 R. 5 fr.

UN PARTISAN FRANÇAIS DANS LE MADURA, par M. E. Gaudart . . . . . 1/2 R. 5 fr.

LE TOMBEAU DE BUSSY, par M. A. Martineau. *épuisé*.

LES PALLAVAS, par M. G. J. Dubreuil . 1/2 R. 5 fr.

LES ANTIQUITÉS DE L'ÉPOQUE PALLAVAS, par M. G. J. Dubreuil . . . . . *épuisé*

LAW DE LAURISTON. ETAT POLITIQUE DE L'INDE EN 1777, Publié par M. A. Martineau, 1913. . . . . *épuisé*

LA POLITIQUE DE DUPLEIX d'après sa lettre à Saunders, du 18 février 1752, 244 p. par M. A. Martineau. 1/2 R. 5 fr.

LA RÉVOLUTION ET LES ETABLISSEMENTS FRANÇAIS DANS L'INDE, 1929, 344 p. ouvrage récompensé par l'Institut, prix Lucien Reinach, appendices, XXX pages, par Mme V. Labernadie . . . . . 5 Rs. 35 fr.

LE VIEUX PONDICHÉRY, 1673-1815, Histoire d'une ville coloniale française avec une préface de M. A. Martineau, 10 gravures, 3 plans, 2 appendices par Mme V. Labernadie, ouvrage couronné par l'Académie française, un volume de 448 pages . . . . . 5 Rs. 35 fr.

Edition de luxe . . . . . 7 Rs. 50 fr.

CATALOGUE DES CARTES, PLANS ET PROJETS, par le Major Tranchell 1930 . . . . . 1 R. 10 fr.

UN LIVRE DE COMPTE DE ANANDA RANGAPOULLÉ (Courtier de la Compagnie des Indes) par le R. P. Oubagarassamy Bernadotte. 1930 . . . . . 1 R. 10 fr.

CORRESPONDANCE DES AGENTS A PONDICHÉRY DE LA NOUVELLE COMPAGNIE DES INDES avec les Administrateurs à Paris, 1788-1803, Publié avec introduction par M. Edmond Gaudart . . . . . 5 Rs. 35 fr.

RÉSUMÉ DES BREVETS, PROVISIONS ET COMMISSIONS DU ROI ET DES NOMINATIONS faites par les Directeurs de la Compagnie des Indes et le Conseil Supérieur de Pondichéry, par Mme Deront . . . . . 1/2 R. 5 fr.

JOURNAL DE BUSSY, COMMANDANT GÉNÉRAL DES FORCES DE TERRE ET DE MER DANS L'INDE, du 13 novembre 1781 au 31 mars 1783. Publié par M. A. Martineau . 3 Rs. 20 fr.

INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOMS PROPRES CONTENUS DANS LES ACTES DE L'ETAT-CIVIL DE PONDICHÉRY. Premier volume, 1676-1735, Second volume 1736-1760, Chaque index . . . . . 1/2 R. 5 fr.

MÉMOIRE DE DESJARDINS, OFFICIER AU BATAILLON DE L'INDE, avec introduction par Mme Deront. . 1 R. 10 fr.

DOM ANTONIO JOSÉ DE NORONHA, EVÊQUE D'HALICARNASSE —MÉMOIRE HISTORIQUE PAR J. A. ISMAEL GRACIAS. Traduit du portugais avec introduction par M. H. de Closets d'Errey,

Conservateur de la Bibliothèque publique, Pondichéry 1933. . . . . 1 R. 40 fr.

Résumé des Lettes du Conseil Supérieur de Pondichéry à Divers, Publié par M. H. de Closets d'Errey . . . . . 3 Rs. 20 fr.

Créole et Grande Dame (Johanna Bégum, Marquise Dupleix) trois lettres inédites, 304 p. 14 gravures hors texte 1934, ouvrage couronné par l'Académie française par Mme Yvonne Robert Gaebelé. . . . . 5 Rs. 35 fr.

Le même ouvrage sur papier de luxe . 7 Rs. 50 fr.

Une Parisienne aux Indes au XVIIe Siècle (Mme François Martin par Yvonne Robert Gaebelé). 5 Rs. 35 fr.

Edition de luxe. . . . . 7 Rs. 50 fr.

Précis chronologique de l'Histoire de l'Inde française (1664-1816) suivi d'un relevé des faits marquants de l'Inde française au XIXe siècle, publié par M. H. de Closets d'Errey, Conservateur de la Bibliothèque publique de Pondichéry. . . . . 1 R. 10 fr.

Arrêts du Conseil Supérieur de Pondichéry analysés par Me Gnanou Diagou, avocat à la Cour d'appel de Pondichéry *Tome I*, 1735-1760, *Tome II*, 1765-1774, *Tome III*, 1775-1778, *Tome IV*, 1785-1789, *Tome V*, 1790-1794, *Tome VI*, 1795-1806, Chaque volume . . . . . 5 Rs. 35 fr.

Les Privilèges du Commerce Français dans l'Inde par M. E. Gaudart, 22 p. . . . . 1/2 R. 5 fr.

L'Ezour Védam de Voltaire et les Pseudo-Védams de Pondichéry par R. P. J. Castets. S. J. . . . . 48 p. . . . . 1/2 R. 5 fr.

Les Conflits Religieux de Chandernagor, par M. E. Gaudart, 29 p. . . . . 1/2 R. 5 fr.

Les Archives de Madras et l'Histoire de l'Inde Française, 1re partie, période de François Martin 1674-1707, 155 p. par M. E. Gaudart . . . . . 1 R. 10 fr.